

Werk

Titel: Quelques notices sur Felix de Vega, père de Lope de Vega

Autor: Pétrof, Dimitry

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023 | log35

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

Quelques notices sur Felix de Vega, père de Lope de Vega¹⁾.

Par

Dimitry Pétrof à St. Pétersbourg.

Les comédies de moeurs de Lope de Vega, ses célèbres comedias de capa y espada, ont-elles quelque valeur autobiographique? Y peut-on puiser quelques données sur la vie, sur les idées, sur le caractère même du grand poète? Il serait grand temps d'entrer dans ce domaine de recherches qui est resté jusqu'à présent à peu près inexploré. D'après la parole caractéristique de Mr. Rennert, Lope est une figure des plus énigmatiques. On voudrait pénétrer dans les mystères de cette âme, on voudrait registrer tout ce qu'on puisse connaître là-dessus. Le champ de recherches est immense. Seuls les 21 volumes de Obras Sueltas pourraient donner matière à plusieurs travaux biographiques et psychologiques.

Pendant les dernières années grâce aux excellents ouvrages de Asenjo Barbieri, de M. Rennert et surtout M. Pérez Pastor, auxquels il faut ajouter l'article tout récent de M. Alfred Morel-Fatio²⁾, le voile qui nous cachait la physionomie de Lope commence à se lever un petit peu. Les faits extérieurs de sa vie sont maintenant plus ou moins connus, mais l'histoire de l'âme du poète reste un problème à résoudre. Au moment donné nous ne pouvons pas nous occuper de ce problème délicat, pas même proposer un plan de recherches. Il est clair pour tous ceux qui connaissent la matière, que l'étude définitive de la vie et des œuvres de Lope serait au-dessus des forces d'un seul homme. Il est grand temps de créer une société littéraire spéciale, vouée à l'étude

1) Cet article est un des chapitres de notre livre sur la comédie inédite de Lope de Vega, intitulée *Lo que passa en una tarde*. Le livre est à paraître prochainement. Outre les recherches littéraires il contiendra le texte de la comédie de Lope.

2) Les origines de Lope de Vega, dans *Bulletin Hispanique*, 1905, pp. 38—53.

de Lope. Nous n'avons qu'à signaler ici quelques petits faits tirés des comédies de moeurs qui concernent la biographie du poète en général.

On connaît peu de choses sur son père, Felix de Vega. Quand on parle de lui, on aime à citer des beaux vers de l'épître à l'Amarilis, où Lope raconte ses origines. On trouve à peu près les mêmes faits dans la *Filomena*¹⁾. À ces dates poétiques il faut ajouter des renseignements que nous offrent les contemporains du poète et quelques faits tirés des documents juridiques de l'époque. Mais tout cela ne constitue qu'une biographie bien maigre. Felix de Vega a été un *hidalgo de aldea*²⁾, un campagnard de la Montagne, de la Valle de Carriedo. Sa noblesse est de fraîche date. Selon Montalban, Felix de Vega n'a été qu'un *hidalgo de ejecutoria*, c'est à dire, qu'il s'est acheté son brevet de noblesse. Quant à sa profession, elle paraît avoir été celle d'un *bordador de imaginaria*. Voici les faits principaux qui nous intéressent.

Parmi les comédies de moeurs il y en a une qui, selon nous, doit avoir quelques rapports à Felix de Vega. C'est *La Venganza venturosa*, publiée dans la Parte X (Madrid 1621).

Le marquis Lusiñano fait la cour à Felipa, jeune et belle fille d'un pauvre, vieux gentilhomme Feliciano. Quand il prie le jeune homme d'épouser Felipa, celui-là refuse d'abord et puis lui donne un soufflet. Feliciano est trop vieux et trop faible pour se venger de sa propre main. Il écrit à son fils Lisardo, soldat en Portugal, de revenir le plus vite possible et de laver l'outrage. Lisardo vient, mais, comme il arrive souvent dans les comédies, il tombe amoureux de la belle Flora, sœur du marquis. Nous n'avons pas à raconter tous les détails de la comédie, construite d'ailleurs d'après le modèle ordinaire de Lope³⁾. Il suffit à noter qu'à la fin tout s'arrange bien: marquis épouse Felipa, Flora se marie à Lisardo.

Revenons à Feliciano qui est une figure de belle prestance. On sait bien qu'en général les pères dans les comédies de *capa y espada* sont des personnages peu sympathiques. Leur psychologie est banale et peu développée. Ils sont tous dans le même genre: des personnes à la risée de tout le monde. Tantôt ils s'installent comme des „guardas

1) *Parte segunda*, dans *Obras no dramáticas*, p. 488, 2 (B. A. Esp. v. XXXVIII).

2) *Hidalgos de aldea*, titre d'une des plus belles comédies de Lope (Parte XII, Madrid 1619).

3) On peut trouver l'analyse complète de la pièce chez Grillparzer, *Studien zum spanischen Theater* (Werke, XVII, pp. 167—168), ou dans nos *Études sur Lope de Vega* (en russe, v + 458 + 78), St. Pétersbourg, 1901, pp. 135—141.

cuydadosas“ de leurs filles et de leur honneur, mais à la longue ils sont toujours trompés, bafoués, menés par le nez. À la fin du troisième acte ils n'ont qu'à se résigner et à accepter leur triste sort. Tantôt ce sont des viejos enamorados, rivaux ridicules de leurs propres fils¹). Feliciano n'est pas de ce troupeau grossier. Il nous rappelle le célèbre Pedro Crespo. Il est le seul peut-être qui sache conserver les sympathies du lecteur toute la durée de la comédie. Il est exempt de dissonances graves qu'on trouve dans les figures des Argus domestiques.

Ayant vu Lusiñano s'éloigner furtivement de la chambre de Felipa, Feliciano commence à se plaindre de son sort inique :

El hombre que guardar su honor previene
con vanas esperanzas engañadas
en escritorio de muger, no sabe
que en cera de su amor le haran la llave.

.
A gran ventura tengo que estuviesse
en Portugal agora mi soldado,
que si estuviesse en casa y se le fuera,
mil estocadas a su hermana diera.

.
O Felipa cruel, de que ha servido
que alla pretenda honor tu noble hermano,
si aca le tienes tu tan ofendido,
que es su cuydado y diligencia en vano;
guardar castillo en Portugal no ha sido
de tanta gloria a su invencible mano,
como sera deshonra y maravilla,
que el fuerte de su honor pierda en Castilla (X, pp. 29, 1—4).

Il appelle sa fille. Voici ce qui se passe entre eux.

Feliciano: Si huviera verguenza en ti,
si en ti de mi sangre huviera,
quando tu afrenta se supo,
alli te cayeras muerta;
mas digo mal, que quien fue
tan animosa en la ofensa,
no parece imposible
que en la verguença lo sea.
Sabes ya lo que te quiero?

Felipa: Querras matarme?

Feliciano: Bien fuera,
pues sabes que lo mereçes.

1) Voir nos Études . . . pp. 36—50.

Felipa cherche à se justifier: son adorateur lui a promis de l'épouser. De plus elle n'a rien fait contre l'honneur. Puis elle avoue que c'est le marquis qui lui fait la cour. Alors le vieillard s'attriste davantage. Un amant de si noble famille! Pour sûr il a trompé la pauvre Felipa!

Feliciano: En pintarmelo tan alto
me has dado mayor tristeza.
Mas quisiera que un hidalgo
de nuestro lugar dixeras
de Vizcaya o de Navarra (X, 30, a).
.
Entra, Felipa, a dormir,
si ya es possible que duermas,
lo que deve de faltar
para que el alva amanezca,
que yo me quiero vestir
y yrme a la misa primera
que dicen en San Felipe (X, 30, a).

Le lendemain de grand matin il se rend chez le marquis. Il le prie de réparer son tort envers leur famille — d'épouser Felipa. Son discours est éloquent et pathétique. Feliciano est avocat et connaît bien les ressources de son métier:

A noche ya sabeys que me rompistes
las puertas del honor y que llegastes
donde de mi temor sentido fuistes;
la casa enfin y el dueño atropellastes,
en contingencia luego me pusistes
de dar la muerte a quien por vida amastes.

Mais le marquis a promis d'épouser sa fille; cela le console . . .
Et Feliciano continue:

que os asseguro que, aunque soys tan bueno,
no estoy de sangre y de nobleza ageno.
Diome el valle mejor de la montaña
una torre, una casa solariega,
que en pié miró la destruccion de España,
y hasta los tiempos de Filipo llega,
las heredades que un arroyo baña,
dehessa pobre entre Selaya y Vega,
fueron todo el caudal de mis mayores,
de algun Rey por ventura sucesores.
Armas mohosas, lanças y paveses,
cuelgan de las paredes consumidas.
donde se encierran ya doradas mieses,
de cuyo blanco polvo estan vestidas;

no os puedo dar mayores interesses,
 mas yo se bien que algun villano Midas
 diera por mi nobleza su riqueza,
 que la virtud es la mayor nobleza (pp. 31, 3-4 — 33, 1-2).

Mais le marquis se moque de ces belles paroles. Il n'épousera jamais Felipa: elle n'est pas son égale. Flora ajoute en outre:

Es passion
 Destos hidalgos de Asturias
 hazer las casas de España
 de choças de la montaña.

Mais le vieux campagnard ne cède pas. Qu'on écoute encore les paroles suivantes:

<p>no ay señor sin principio en su valor, porque esto es en Dios, no mas. Los Reyes hizo la guerra, y ellos hizieron Señores, por meritos o favores, que hazen hombres de la tierra. A muchos hizo el dinero, porque tambien ay nobleza comprada con la riqueza que fue baxeza primero El noble solar que heredo no lo daré a rico infame, porque nadie me lo llame en el valle de Carriedo.</p>	<p>Ni essas armas deslucidas, esos mohosos arneses, essas lanças y paveses, de telarañas vestidas, quedaran en las montañas, que no me aveys vos, señor, tampoco herido el honor, que le curen telarañas. Ser escudero no espanta mi nobleza, mas sera despues que en mi casa esta por vos la baxeza tanta. Que antes que en ella se viera deshonra tan inhumana, se muy bien que vuestra hermana mi hija servir pudiera.</p>
---	--

Alors le marquis, piqué par les derniers mots de Feliciano, lui donne un soufflet. Très belle est la scène au commencement du second acte, où nous assistons à la conversation du père et de la fille des-honorés. Le pauvre gentilhomme attend toujours son fils, mais il ne vient pas:

He sospechado que es muerto,
 que no querra la fortuna
 que tenga esperança alguna,
 que hasta la muerte no hay puerto.
 Tu quitandome el honor,
 y el Marques el de mi cara,
 tu hermano, en quien todo para,
 matandome de dolor.
 No se que tengo de hazer,
 o vil perezosa muerte!

Felipa: Conozco que el trance es fuerte
 en que te has venido a ver,
 mas si no eres poderoso
 para vengar tus agravios,
 haz lo que los hombres savios,
 adonde es el mal forçoso.
 Remite a Dios tu vengança,
 ten para el mundo prudencia,
 porque la justa paciencia
 todo quanto quiere alcanza.
 Y si estos son flacos medios,
 matame, señor, a mi (X, 35, 1—2).

Le temps se passe, et le vengeur attendu si ardemment n'arrive pas. Il est insupportable de rester en Espagne. Feliciano cherche un emploi aux Indes (audiencia) et l'obtient.

Feliciano: Bien te puedes alegrar
 de que esta plaça me den,
 que mas en las Jndias la quiero
 que en España, aunque tan graves
 para aquello que tu sabes,
 que en las Jndias, Felipa, espero,
 con estar en medio el mar,
 y aver tanta tierra en medio,
 hallara mi mal remedio,
 tan imposible de hallar.
 Tu de España me destierras,
 aunque no se si deshazen
 cuydados que de honra nacen
 las distancias de las tierras.

On connaît le dénouement: Feliciano se réconcilie avec le marquis, devenu son beau fils, et lui pardonne son outrage.

Les vers que nous avons analysés contiennent quelques renseignements curieux sur Feliciano.

1. Feliciano est originaire de la Montaña, de l'actuelle province de Santander. Il a une petite propriété (casa solariega) dans la vallée de Carriedo, entre Selaya et Vega.

2. La famille de Feliciano, qui n'est qu'un escudero, ne paraît pas être noble de nacimiento, quoique la vertu constitue la meilleure noblesse. Feliciano ne tient pas au fait que ses ancêtres soient considérés comme issus du sang royal: por ventura de algun Rey sucesores. En tout cas ce fait n'est pas sûr. La famille montagnarde n'a pas été annoblie par un roi pour les hauts faits de guerre. Un des ancêtres avait acheté le brevet de la noblesse: c'est l'argent qui les a fait gentilshommes. Tel est, selon nous le sens de vers

A muchos hizo (nobles) el dinero,
 porque tambien ay nobleza
 comprada con la riqueza
 que fue baxeza primero,

car il est hors de doute que ces paroles visent Feliciano lui même.

Mais cette baxeza ne prouve rien contre l'ancienneté de la famille, qui bien peut être très vieille sans avoir été toujours noble. Ce fait est indiqué dans les vers

una torre, una casa solariega
 que en pie miró la destruccion de España
 y hasta los tiempos de Felipo llega.

On voit déjà que Feliciano nous rappelle beaucoup Felix de Vega. D'abord, les origines et les dates géographiques sont les mêmes. Toujours le Nord de l'Espagne, Vega de Carriedo, noblesse montagnarde. Non plus que dans la famille de Felix de Vega, hidalgo de executoria, la noblesse de notre Feliciano n'est pas de trop longue date. Elle n'est pas d'origine militaire: c'est l'argent qui annoblit cette famille. Puis la coïncidence presque complète des noms — Feliciano et Felix — nous dit aussi quelque chose.

3. De plus, un point dont la valeur n'est pas minime. Feliciano, pourquoi n'a-t-il pas le caractère odieux des pères de famille? Ne doit-on pas expliquer ce fait par l'amour filial de Lope, par la piété envers son père, mort depuis longtemps? Cette fois-ci Lope a voulu peindre le père espagnol du bon vieux temps, et quelques détails du portrait il les a puisés dans ses souvenirs d'enfance. Sans doute l'histoire et la poésie ne se correspondent pas exactement sur tous les points. Par exemple, Felix Vega qui fût bordador de imagineria et un homme de piété exemplaire est transformé dans notre pièce en un avocat dont la ferveur religieuse n'est pas indiquée du tout. De même les faits qui constituent l'intrigue de la comédie peuvent ne pas avoir aucun fondement historique. Qui ne connaît pas l'imagination féconde de Lope de Vega? Peut-être il a inventé toute l'intrigue, peut-être il a travaillé sur quelques faits véridiques puisés ailleurs. Peu importe! Dans ce cadre poétique Lope a mis quelque chose de l'histoire de son père, idéalisée sans doute, mais pas tout à fait imaginaire.

Sa sympathie pour Feliciano et quelques points essentiels de la biographie du vieillard constituent une présomption assez forte en faveur de notre conjecture.

